Robert Deliège, *La Religion des Intouchables de l'Inde*

Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2004,
165 p. (« Mythes, Imaginaires, Religions »)

Jackie Assayag

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/2451>

DOI : 10.4000/lhomme.2451

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2006

Pagination : 275-277

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Jackie Assayag, « Robert Deliège, *La Religion des Intouchables de l'Inde* », *L'Homme* [En ligne], 179 | 2006, mis en ligne le 07 juillet 2006, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/2451> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.2451>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Robert Deliège, *La Religion des Intouchables de l'Inde*

Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2004,
165 p. (« Mythes, Imaginaires, Religions »)

Jackie Assayag

- 1 LE SUCCÈS que rencontrent certaines constructions anthropologiques, surtout lorsqu'elles prétendent coïncider avec une « aire culturelle », est dû à la simplicité des artefacts intellectuels qu'elles procurent aux spécialistes : aisées à formaliser, faciles à enseigner, aisément exportables et fort utiles pour la comparaison. La demande de paradigmes anthropologiques élémentaires, notamment chez les non-anthropologues, contribue d'ailleurs à cette réification. À ce titre, on ne saurait dire combien la conception holiste et structurale de l'Inde a fait de dommages aux études sur le sous-continent, voire bien au-delà. Conçue sur la base d'un comparatisme surplombant, sinon aérien, cette approche a converti en réalité sociale et géographique un parti pris sociologique délesté de données empiriques au profit d'une représentation textuelle, lettrée, idéologique et a-historique de cette culture et de cette société.
- 2 L'arrêt sur image du modèle structural-orientaliste, en tant qu'expression de l'altérité radicale plutôt que protocole d'hypothèses ouvertes à la comparaison et à la « falsification », a exclu l'« indianisme » français du champ de l'anthropologie sociale et culturelle. Poser l'irréductible singularité de cette « aire culturelle » l'a fait, qui plus est, décrocher du courant de recherche international. Dans le même temps, les universitaires anglophones et les chercheurs indiens (de la diaspora ou non) travaillèrent de conserve au croisement de l'anthropologie et de l'histoire, de la sociologie et des sciences politiques dans un univers intellectuel ouvert au grand large. La récente découverte dans l'hexagone de l'« école subalterniste » – déjà presque trentenaire, soulignons-le, et forte de douze volumes collectifs, sans parler d'une myriade de publications mais dont la veine est aujourd'hui sans doute tarie – prêterait à sourire si elle ne signait un irrémissible retard.
- 3 Force est donc de se réjouir de lire de temps à autre des ouvrages d'anthropologie sociale et culturelle qui s'efforcent de reprendre à grands frais empiriques la

description de ou des sociétés ou cultures de l'Asie du Sud. C'est à une telle entreprise que se consacre l'ouvrage de Robert Deliège, spécialiste reconnu des Intouchables en Inde¹. Sa dernière monographie porte sur l'étude des castes intouchables vues « par le bas » et telles qu'on peut en observer les acteurs au plus près, *hic et nunc*². Le fait que de nombreux membres de ces castes souvent déshérités soient des chrétiens, dans une société à forte majorité hindoue, enrichit la perspective puisqu'il souligne la complexité des interactions et des acculturations réciproques *in situ*.

- 4 L'intérêt de cet ouvrage pédagogique et clairement écrit, informé et soigneusement référencé, est de brosser un portrait à la fois incarné et contrasté des groupes sociaux de l'Inde du Sud. La moisson est d'autant plus riche que l'ethnographie met en relief la conception « utilitaire et pragmatique » de ses habitants, les Paraiyar et les Pallars du pays tamoul. Si l'approche relève assurément de l'anthropologie religieuse – on y étudie avec précision les rites, les fêtes, les divinités et les démons, ainsi que les croyances et l'agnosticisme populaires –, elle montre toutefois que la religion n'est pas le tout de la vie de ces gens (encore que des esprits malins pourraient considérer le projet contradictoire...). C'est pourquoi l'accent est porté sur les mille et une manières dont les acteurs se colletent aux difficultés concrètes de l'existence, au travers de la « religion », en nourrissant les attentes et les espérances. De sorte que l'hindouisme apparaît plus immanent que spirituel, davantage concerné par la dimension matérielle de la vie qu'en quête de statut, de renoncement, de sagesse ou de salut. De là l'importance que revêtent les rituels pour les acteurs sociaux qui visent d'emblée à des résultats tangibles dans le monde ici-bas ; de là aussi l'intérêt soutenu pour les expériences de possession, y compris lorsqu'elles sont démoniaques – phénomène sous-évalué par les observateurs et les commentateurs alors que le phénomène de dissociation structure manifestement ce type de société³.
- 5 Chacun des six chapitres du livre souligne les préoccupations prosaïques des individus, et de ces grappes de gens ou de familles qui se recrutent au sein de différentes castes, qui vivent au village et travaillent aux alentours. On y sent de manière concrète la pénibilité des travaux et des jours, la faiblesse des rétributions ou des revenus, le fardeau des problèmes familiaux, mais aussi les souffrances à la fois physiques, morales et psychologiques, ainsi que les échecs ou la réussite matérielle. Surtout, on découvre que la stagnation n'exclut pas à l'occasion une mobilité sociale relative. C'est dire combien le panorama est riche et fort suggestif, quand bien même il déporte loin de la « structure » ou des lettrés.
- 6 Cette myriade de destinées ne se loge donc pas dans cette « théodicée » qui invite au fatalisme, ainsi que l'avait pensé Max Weber, lui qui avait voulu la confondre avec l'hindouisme en postulant que la « croyance à la réincarnation » était le socle idéologique dudit « système des castes ». Or Robert Deliège montre que, localement et sur le « terrain », personne ne croit à la « réincarnation ».
- 7 Ce faisant, il prend soin néanmoins de nous restituer les significations contingentes que les acteurs ou les groupes d'acteurs confèrent à leurs croyances, à leurs gestes, à leurs comportements, du moins tels qu'ils les expriment et les éprouvent. L'ethnographe nous présente ainsi un monde qui n'est plus seulement textuel et propre aux Brahmanes, pour nous faire découvrir les pratiques d'une culture nullement emprunte de religiosité et d'une société loin d'être immobile, figée ou passive. Ainsi les individus sont-ils plongés dans l'histoire et rendus à leur liberté. Certes, ces gens de peu ou de rien sont pauvres, certains misérables, la majorité exploitée, et ils ne se font d'ailleurs

guère d'illusion tant l'horizon semble bouché. Mais l'ethnographe nous les peint animés, actifs et volontaires, réagissant aux difficiles conditions de vie qui leur sont faites. Certes, ils subissent, souffrent et se savent victimes et exploités. Mais cela ne les empêche pas de tenter d'améliorer leur sort et de s'efforcer de maîtriser, autant que faire se peut, leur situation ou leur destinée, notamment par le biais de la symbolisation religieuse (conformément à l'acception ici « triviale » de la notion). En sorte que l'Inde apparaît beaucoup moins exotique, romantique ou sordide, mais plus proche de nous, davantage incarnée voire trop humaine. Elle ne diffère plus aussi radicalement des sociétés de l'Europe ou de l'Amérique que le pensent aussi bien les amateurs que les observateurs de l'Homme.

- 8 En dépit de sa cohérence et de ses développements rafraîchissants, l'ouvrage n'est cependant pas exempt de défauts. Ainsi la succession de chapitres, écrits à différentes époques, produit parfois des hiatus et comporte des redites. Il arrive que l'auteur revienne sur un même thème, en convoquant les mêmes auteurs. Quant aux références, elles auraient gagné à être actualisées : certains travaux cités ont maintenant quelque vingt-cinq ans ou plus. De plus, le sentiment domine que le livre se clôt de façon abrupte. On regrette l'absence d'une conclusion qui aurait permis de tirer les leçons sociologiques de cette description inédite (de la société indienne) ou les effets épistémologiques des changements induits par l'adoption de cette nouvelle approche.
- 9 On déplore également l'absence d'analyse de la transformation de ces castes-classes intouchables dans un État-nation dont les responsables politiques ont choisi l'ouverture économique dans les années 1980, avant d'être contraints de mettre en œuvre un « ajustement structurel » sous la férule du Fonds monétaire international (FMI) en 1991. De quelle manière ces choix politiques et le train de mesures économiques ont-ils affecté ces populations (très) pauvres vivant en zones rurales ? Des études conduites en Andhra Pradesh ou au Karnataka, par exemple, ont montré l'impact de certaines dérégulations ou les conséquences induites par l'introduction de nouvelles semences ou d'« organismes génétiquement modifiés » (OGM). Enfin, comment les membres de ces basses castes et intouchables se représentent-ils la montée aux extrêmes de la violence inspirée par le nationalisme hindou dont les militants stigmatisent, menacent, voire attaquent les minorités musulmanes et chrétiennes ?
- 10 Si, comme le plaide Robert Deliège, la religion n'est pas le tout de l'Inde, quelques aperçus plus amples sur les problèmes économiques, sociaux et politiques auraient été éclairants, sinon nécessaires. Non seulement pour comprendre les mutations sociologiques de fond mais aussi pour expliquer les résultats (surprenants) de l'élection en mai 2004, lorsque le parti du Congrès reprit les rênes du pouvoir central à Delhi. Or nombre d'observateurs ont attribué la chute du gouvernement de l'« Alliance nationale démocratique », conduite par le Bharatiya Janata Party (BJP), aux laissés-pour-compte de la mondialisation, c'est-à-dire des membres de la paysannerie pauvre et des basses castes. Comme si les déshérités étaient devenus aujourd'hui les acteurs de la « révolution silencieuse » démocratique indienne qui ne compte pas moins, rappelons-le, six cent soixante-quinze millions d'électeurs.

NOTES

1. Parmi différents ouvrages, on retiendra *The World of Untouchables : Paraiyars of Tamin Nadu*, Oxford, Oxford University Press, 1997 et *The Untouchables in India*, Oxford, Berg, 1999.
2. L'auteur publie simultanément une synthèse destinée à un large public sur *Les Castes en Inde aujourd'hui*, Paris, PUF (« Sociologie d'aujourd'hui »).
3. Cf. Jackie Assayag & Gilles Tarabout, eds, *La Possession en Asie du Sud : parole, corps, territoire*, Paris, Éd. de l'Ehess (« Purusharta »).